

Ruby Neige

Contes du Multivers

et histoires planétaires

Origine de l'image de couverture : Freepik.com

*À tous les jours de doutes
Buissons de mûres sur notre chemin
Je mange encore vos fruits.*

L'enfant nomade aux yeux de quartz rose

Il était une fois, sur toutes les planètes de l'univers, des portes aux poignées d'or ne se montrant et ne s'ouvrant qu'à ceux dont la bienveillance était inscrite tel un inviolable précepte. Ces portes, autrement invisibles, appartenaient à la Maison, également nommée le Multivers ou l'Intérieur ; la Maison abritait en son sein des milliards de mondes idéaux et d'êtres différents, depuis un temps indéterminé, cohabitant en parfaite harmonie. Il n'y avait ni guerre, ni famine, ni aucune autre calamité bien planétaire restant à l'Extérieur. Communication, bienveillance et détermination, trois principes piliers, maintenaient la paix depuis toujours en cet ensemble éclectique guérissant les moindres maux physiques (on n'y mourrait que de vieillesse).

Il n'y avait pas besoin d'en avoir connaissance pour y entrer la première fois. Il suffisait de désirer fuir son propre monde, au-delà de toute autre idée. Alors, une poignée scintillait – à peu près n'importe où – et sa porte s'ouvrait...

Les Pièces, Entre-Pièces et Mondes de la Maison nous apparaissant étaient liés par des chemins changeants, fugaces et absurdes à l'étranger, perdant les pas non avertis. Seuls les transports domotiques et l'incroyable cheval

psychique permettaient de passer d'un lieu à l'autre sans imprévu. C'était un équilibre éternel, immuable où le bonheur se démultipliait sans contrainte... ou presque.

En un de ces Mondes, au-dessus de longues plaines maritimes, un être naquit de quatre volontés. Goutte de pluie, minuscule point d'eau s'envolant au gré des courants aériens, il chuta, traversant les nuées composées de milliards d'atomes semblables d'apparence. Lui était unique. Une vie. Une minuscule vie, seule.

L'eau des longues plaines maritimes happa cette vie. Goutte d'eau devenue salée parmi d'autres gouttes, elle dériva le long des courants froids. Elle absorba les atomes l'entourant, les fit siens. Elle grandit, grossit, alla bien loin, traversant l'immensité aquatique jusqu'aux cités cachées, le corail de leurs murs lui apportant de nouvelles molécules, des compositions solides, puis tomba sur les larges bancs sableux. Elle y resta un temps qu'elle ne voyait passer ; des poissons vinrent à elle, elle leur prit des miettes d'écailles ; des méduses la frôlaient, elle saisissait leur fluorescence. Atome par atome. Molécule par molécule. Cellule par cellule. Une infime partie du monde s'attachait à sa volonté.

Cet être voulut flotter à nouveau, et ses électrons, ses noyaux, tout son être microscopique créa une sorte de centre nerveux, un lieu où ce qu'il apprenait en récoltant restait à l'intérieur, une mémoire insignifiante, le début de sa véritable conscience. Il changea ses liaisons, transforma

l'écaille en eau, le corail en eau, les protéines en eau. Il redevint eau.

Plus tard, il apprit à en sortir. Ce fut le tournant de sa vie en tant que nouveau-né métamorphe.

Un jour, alors qu'il était arbre, une jeune créature très différente de sa personne arriva sur les terres où il patientait depuis environ mille ans déjà. À dos de dinogon, paisible espèce ruminante des Lacs de Sel, un autre univers de la Maison, elle l'intrigua en venant s'asseoir à ses pieds pour se reposer quelque temps. La créature, il l'apprit plus tard, était biologiquement déterminée femelle. Elle possédait un visage pâle et une courte tignasse noire en bataille. Ses yeux, de larges diamants roses, étaient admirativement ouverts sur le paysage les entourant. Les longues plaines maritimes n'étaient guère loin, car le métamorphe n'avait encore jamais quitté son Monde, trop occupé par son apprentissage des mille formes existantes dans la nature. Alors arbre majestueux, il offrait une ombre appréciable face à l'astre blanc grésillant les chemins poudreux et la végétation rachitique alentour. Beaucoup d'êtres vivants autochtones venaient se réfugier dans son feuillage ou à ses racines de la grosseur du dinogon.

La petite sortit une gourde de son sac, but, puis versa une bonne portion d'eau dans une écuelle destinée à son compagnon de route. Le métamorphe se concentra vaguement, faisant apparaître un fruit gorgé de liquide à la

portée de l'enfant, à la pointe d'une branche fine. Celle-ci ploya et vint se présenter presque sous son nez.

« Oh ! Regarde, Doul, ce fruit a l'air juteux ! On dirait que l'arbre savait qu'on avait soif. »

Elle prit sa création qu'elle porta à la bouche sans hésiter, la partageant en deux. Le métamorphe n'avait toutefois rien compris de son langage. Il prit conscience qu'il ne savait parler que l'animal ou le végétal, aussi se mit-il immédiatement à la tâche d'apprendre ces nouveaux sons très ordonnés, l'écoutant parler à son dinogon. Elle parlait beaucoup, d'ailleurs, ce qui était une bonne chose pour lui, mais il se demanda pourquoi le paisible animal ne lui répondait que par ces brefs propos meuglés que lui-même saisissait comme n'étant qu'une manifestation d'affection. Le dinogon ne comprenait pas ce que son amie lui disait ! Cette loufoque situation éveilla un rire en l'arbre qui fut couru d'un frisson. L'enfant leva la tête, surprise : il n'y avait pas de vent, pourtant !

Le métamorphe, décidant qu'il en savait assez (il apprenait très vite), créa une bouche afin de pouvoir s'exprimer, utilisant la voix de la petite (la seule de ce genre qu'il connaissait).

« Doul mon ami », commença-t-il avec lenteur, inquiet à l'idée de se tromper de mot. Elle appelait son animal ainsi, ce devait être une bonne chose. L'enfant ouvrit de très grands yeux. Elle eut un hoquet et se rapprocha de l'interpellé qui venait de lever le museau, étonné.

« Non ce n'est pas moi qui ai parlé, Doul. Je te jure !
Nom d'un chat, c'est bizarre !

— Je te jure ! Nom d'un chat c'est bizarre ! Qu'est-ce que c'est « Je te jure ! Nom d'un chat c'est bizarre ! » ? » répéta l'arbre qui avait aussi appris l'interrogation plus tôt.

La petite s'était figée, yeux plissés. Puis elle s'exclama :

« Est-ce que... tu es l'arbre ? »

Il réfléchit posément. « Tu es », oui, elle utilisait cette expression quand elle parlait à l'animal. Et cet animal s'appelait Doul. « Mon ami » devait être un autre nom, un gentil sans doute. « L'arbre », était-ce lui, « l'arbre » ? Il essaya :

« L'arbre.

— Oh... tu ne sais pas parler ma langue. Tu... tu n'as pas de traducteur ? Je dois dire que je suis un peu perdue. Je n'ai jamais vu d'êtres comme toi dans la Maison. »

Le métamorphe soupira intérieurement. Quelques mots seulement lui étaient compréhensibles. Et encore ! Plutôt déjà familiers, il n'était même pas certain de leur signification... Quelle galère !

« Attends. C'est étonnant. Tu devrais comprendre ma langue, car j'ai mon traducteur. Cela devrait traduire automatiquement dans ta langue. Mais tu apprends la

miennne. C'est extraordinaire ! Tu es très intelligent ! Alors, tu n'as pas de langue propre ? C'est complètement fou ! »

Hou là, elle allait un peu vite. Il ne comprenait pas le quart de ses propos, bien qu'il eût tout enregistré. Allait-elle être suffisamment patiente pour le laisser apprendre ? Réussirait-il seulement ? Ces questions restaient sans réponses pour le moment, aussi les laissa-t-il de côté, se concentrant sur l'instant et faisant pousser une petite branche dont l'unique feuille se colla sur la bouche de l'enfant surprise.

« Attends. Tu es... très intelligent. Traducteur. C'est... ma langue ?

— Oui, tu es très intelligent. Tu apprends ma langue. Qui es-tu ? » rit-elle, chatouillée par la feuille.

Silence. Le vent passa sournoisement entre ses branches dont aucune feuille ne tomba. Il faisait chaud, on entendait les cris d'oiseaux et le marteau-piqueur métallique d'insectes endémiques. L'arbre commençait à comprendre le système question-affirmation et, tout comme « qu'est-ce que c'est », « qui » paraissait une interrogation. Il ne pensait pas être unique en son genre ; ne pas avoir de langage propre autre qu'animal ou végétal n'était pourtant pas chose commune.

« Je suis Tiana, poursuivit la petite, décidée à l'aider. Et toi, qui es-tu ? Tu es l'arbre ?

— Oui ! Je suis l'arbre. Tiana... Tiana... Tiana. » Il jouait avec le prénom, l'aimant infiniment. Elle rit aux éclats et leur amitié fut ainsi scellée. Jusqu'à ce que le soleil fût couché, ils échangèrent continuellement sur tous les sujets, développant à foison le vocabulaire du métamorphe. En mille ans, elle était la première personne à lui parler et il en était exactement au temps où cela devenait possible pour lui. Tant d'années passées d'évolution balbutiante sans deviner un seul instant la pluralité et la diversité des univers l'entourant ! Il se rendit compte qu'il ne savait rien, mais qu'il apprenait très vite. N'était-ce pas exponentiel ? Sortir de l'eau et se transformer en vertébré lui avait demandé bien six-cents ans. Et voilà qu'en une journée il pouvait communiquer avec un être civilisé extrêmement développé ! Plus qu'un poisson ou un insecte, évidemment.

Les étoiles apparurent, émeraude, alors qu'elle lui demandait s'il pouvait l'accompagner dans son voyage.

« C'est bien ! Je veux, oui. Je veux être toi, Tiana. Je vais... faire.

— Essayer.

— Oui, essayer. Je vais essayer. »

Il se concentra très fortement. Ses branches fondirent, ses racines diminuèrent ; le feuillage noircit, raccourcit, se posa maladroitement sur une ébauche de crâne. Deux grands yeux roses apparurent, puis le nez, la bouche ; il chancela au sol, apprit très vite à maintenir son équilibre

puis s'assit. Copie conforme de Tiana, il la regarda et s'approcha, tendant ses mains. Elle les attrapa :

« Wouaw... tu es vraiment moi. De la tête aux pieds ! Je voudrais bien te donner un nom, si tu veux.

— Je suis métamorphe. Je sais ça seulement. Oui, je veux bien un nom, Tiana. Comme toi.

— Comme moi ? Alors je t'appellerai Miana. Miana la métamorphe... Oh ! Je ne sais pas si tu es une fille.

— Je ne suis pas une fille et pas un garçon. Je n'ai pas été créé comme toi, je suis... tout. Je peux être tout je pense. Je peux être comme toi, aussi, une fille. Oui, ça me va.

— D'accord Miana. (Elle lui sourit puis soudain éclata de rire.) Tu as encore des feuilles dans les cheveux ! Ha ha ha, comme c'est drôle ! »

Ses joues rosirent instantanément ; il avait encore beaucoup à apprendre ! En quelques minutes toutefois il régla tout cela et peaufina son apparence enfantine, amusé d'amuser sa nouvelle amie. Cependant, la nuit tombait, et il commençait à faire frais. Ils se pelotonnèrent tous deux contre le dinogon, enroulés dans la même couverture.

« Bonne nuit, Miana.

— Bonne nuit, Tiana. »

Les plaines maritimes étaient splendides, d'un bleu marin scintillant d'embruns passant au-delà des dunes. Les deux enfants respirèrent à fond et les yeux du métamorphe prirent la couleur des flots, une brève seconde, comme pour se rappeler éternellement cet endroit. Il était fier de lui avoir montré le lieu de son enfance, heureux de pouvoir discuter plutôt fluidement avec elle à présent et excité à l'idée de quitter pour la toute première fois son Monde.

Le dinogon ayant quelques difficultés à marcher dans la mollesse des courbes géantes, ils le laissèrent redescendre, admirant l'infinité de la steppe où criaient les rapaces et chantait le vent entre les bouquets faussement secs. Il fallait bien trouver une sortie, aussi Tiana appela-t-elle son cheval psychique qui apparut de derrière un bosquet. Miana le métamorphe, qui n'en avait encore jamais vu, en fut très intrigué et la questionna à ce sujet.

« Tu n'en as pas un ? répondit-elle, surprise. Peut-être n'est-ce pas encore le moment pour toi. On dit qu'il arrive vers l'âge de la raison, pour tous les êtres de la Maison, et dès la première entrée pour ceux qui viennent de l'Extérieur.

— Je n'ai pas encore de raison, alors... À quoi sert-il ?

Il est un guide personnel. Il peut t'amener partout où tu veux à travers les univers de la Maison. Il suffit de l'appeler et de lui demander. »

Ils arrivèrent dans un autre lieu, une Pièce semblait-il. Le cheval leur avait trouvé une incongrue sortie en forme de trou au pied d'un arbre géant. Le nouvel endroit ressemblait à l'intérieur de l'arbre géant, mais en plus grand encore. Comme un tube montant très haut où la lumière tombait en faible filet d'un ciel invisible ; la circonférence était large, l'air embaumait le bois de santal et l'humus. À des lianes pendantes s'accrochaient de multiples habitats-bulles à bosses éclairant la scène en doux halos. Le sol, de terre noire, dégageait une délicieuse fraîcheur. Leurs voix s'évadèrent au-delà de leur tête :

« Je suis curieuse de savoir où l'on est, maintenant.

— Oui, admit-il, ton cheval nous mène aux sorties ou entrées des univers, mais nous ne savons pas dans lesquels nous allons. Regarde ces bulles ! Des gens y habitent ?

— C'est possible, oui. Je ne vois pas comment les atteindre... »

Le dinogon fit un petit tour grâce auquel ils remarquèrent une sorte de monte-charge qui les éleva dès qu'ils eurent poussé une manette latérale. De larges passerelles formaient un réseau dense, une toile géante où se promenaient quelques êtres : leur corps brillait en photophore jaune, ce qui était très joli. Sentir le sol bouger ainsi sous ses pieds effraya un peu Miana, puis il s'y habitua ; ils se dirigèrent naturellement vers l'un des habitants qui semblait occupé à quelque chose. Il tendait sa main dans le vide, bien à plat, puis la ramenait à lui, paume

tournante. Ceci plusieurs fois, et alors qu'ils se demandaient sérieusement ce qu'il faisait, son corps eut une brève et intense luminescence. Ils se sentirent tout à fait paisibles, comme sous l'empire bénéfique d'ondes invisibles.

« Bonjour, enfants, les salua-t-il le premier.

— Bonjour, habitant, dit Tiana, que faisiez-vous à l'instant ?

— J'accordai l'harmonique de notre Pièce. Les senteurs ont besoin d'être caressées afin d'être plus goûteuses et plus vives à observer. »

In petto, le métamorphe s'interrogea. Cet être venait de mentionner en une seule phrase cinq sens qui étaient bien connus de son amie dont il avait pris l'apparence et, par là même, les organes. Il les avait mentionnés, mais également mélangés, ce qui était très intrigant.

« Les entendez-vous ? » dit-il en se penchant vers eux.

Ils purent voir qu'il était très différent, bien qu'il possédât lui aussi deux jambes et deux bras. Le métamorphe enregistra immédiatement son physique, mais sut qu'il lui faudrait rester ici un peu plus longtemps s'il voulait pouvoir l'imiter. À cette pensée, un déluge d'interrogations existentielles l'angoissa : n'était-il donc rien ? Ne devait-il pas être quelque chose à l'origine, au moins, pour pouvoir vivre ? La goutte d'eau des premiers

instants lui revint en mémoire et il comprit alors qu'il n'avait jamais été que le résultat de quatre volontés fusionnées plantées au cœur d'un amas d'atomes soigneusement choisis... Il n'avait jamais été quelque chose de défini d'avance. Seulement une amorce de conscience évoluant par elle-même. Et encore ! Cette conscience n'était apparue que bien plus tardivement. Mais au tout début, au tout premier instant ? Il avait été l'extension physique, ou mentale, de quatre anciens métamorphes dont l'âge le dépassait sans doute de plusieurs centaines de milliers d'années... La réalisation le sonna quelque peu, mais Tiana se retourna vers lui, tenant le licol de Dou, alors qu'elle suivait l'habitant.

« Miana, tu viens ? » Sa main tendue lui fit l'effet d'un soleil de printemps ; peu importait son physique, son origine. Il vivait le présent, ici, à côté de son amie et en cet univers dont les parfums boisés enchantaient son esprit.

Ils furent menés vers une bulle chatoyante entre les lianes grosses comme un corps aux bras tendus. L'habitation se trouvait à demi enfoncée entre les passerelles et un petit pont lumineux faisait le lien entre sa porte et leur emplacement ; ils le franchirent à la suite de l'autochtone. C'était un intérieur qui frappait par sa simplicité, son naturel et sa douceur incroyable. Dou se posa pesamment dans un coin et s'endormit, clairement fatigué. Une corde au centre permettait de descendre mécaniquement vers la partie inférieure de l'habitat, grâce à un trou entouré de petites barrières branchues. Les murs

étaient concaves et granulés à l'odeur d'agrumes. L'hôte leur proposa deux coussins à même le sol, auprès d'une alcôve formant ces bosses remarquées plus tôt. Ils les prirent et s'installèrent dos au dinogon ronflant déjà. Leur nouvel ami fit quelques gestes mystérieux dans l'air puis leur montra ses mains aux longs doigts, quatre doigts plantés sur une paume fine ; ils ne virent rien et le regardèrent, surpris.

« Regardez, enfants, regardez bien. Vous allez les voir. Les entendre. Les goûter. Les toucher. Les sentir. »

Ils plissèrent les paupières et se penchèrent. Comprenant que cette forme n'allait pas l'aider à la perception d'une chose se trouvant au-delà de sa compréhension actuelle, le métamorphe tâcha aussitôt, sans prévenir, de se transformer en leur hôte. Ce dernier ne dit rien et ne bougea pas, l'observant intensément. Tiana également s'était légèrement écartée, les pupilles agrandies par l'émerveillement. La transformation échoua, à la grande tristesse de Miana. Seuls restèrent les yeux, puits obscur et sans fond portant à sa cervelle une vision tout à fait nouvelle dont il ne sut que faire. Il regarda Tiana. Elle lui apparut très différente, avec des clartés étranges ; il perçut sa chaleur et à sa tête des rayonnements qu'il ne sut décrypter. Autour d'eux flottaient de fluides filaments de lumière. Dans les yeux de l'hôte, la curiosité se lisait, aussi le métamorphe se présenta, un peu désolé de ne pas l'avoir fait avant, suivi de son amie. Les infinies possibilités de sa nature pétillaient dans son crâne, feu d'artifice coloré.

« Enchantée de faire votre connaissance, Tiana et Miana. Je suis ravie de vous avoir rencontrés. Je suis Sœur. Pouvez-vous les percevoir maintenant ?

— Je ne vois rien, Sœur, soupira Tiana tristement.

— Moi je peux les voir, mais je ne comprends pas vraiment votre vision. »

Il était revenu à l'apparence de la petite fille, plus à l'aise.

« Tiana, nous pourrions rester un peu ? Qu'en penses-tu ? »

Elle hocha la tête, le remplissant de joie.

Ils passèrent plusieurs jours à Arbre Creux, le nom de cet Entre-Pièces. Enfin, jours il n'y avait pas, ou du moins, ils ne les voyaient pas s'écouler. Bien sûr, ils montèrent et parvinrent aux dernières habitations situées là où les rais d'un astre extérieur pleuvaient au travers de trou de vers. La ramure s'étendait plus haut encore ; dans les branches creuses vivaient de mystérieux animaux dont la belouette, un charmant ailé à fourrure blanche poussant sa mélodie quelque peu grinçante quoique amusante lorsque la nuit tombait. Ils firent la connaissance de nombreux habitants faisant partie de la même espèce. Ces êtres se disaient famille et les adoptèrent sans souci le temps de leur passage. Le métamorphe apprit beaucoup de leurs perceptions et put finalement les imiter. Bien sûr il n'en était pas encore à pouvoir pénétrer les secrets et les

systèmes d'un esprit, mais un étranger aurait pu aisément le prendre pour l'un d'entre eux. Toutefois, par amour pour Tiana, il ne restait pas longtemps sous cette forme.

« Tu sais, lui dit-elle un soir qu'ils étaient couchés chez leur premier hôte, Sœur, je ne voudrais pas t'empêcher d'être qui tu veux. Ça me va moi, même si tu es comme eux. Après tout, tu seras quand même toi. »

Il la regarda en silence. Ils étaient presque front contre front et leurs respirations se mêlaient. Il savait garder la forme de Miana parce qu'il aimait Tiana, c'était aussi simple et aussi complexe que ça. Il se sentait si bien !

« Et qui suis-je ? » Comme il espérait qu'elle lui donnât la réponse qu'il avait lui-même trouvée !

Elle inspira.

« Tu es toi, Miana, ou... non, le métamorphe que j'ai rencontré, l'arbre. Non, tu es plus que ça, tu... » Elle s'arrêta et il en fut brièvement déçu, avant de supposer qu'elle trouverait plus tard la bonne réponse.

« Raconte-moi encore comment tu es né, Miana », lui demanda-t-elle tout bas. Et tandis qu'il lui contait pour la énième fois son apparition dans le Multivers, elle s'endormit.

Ils auraient quitté Arbre Creux avec mélancolie si la grande famille ne leur avait pas envoyé des ondes de bonheur juste avant leur départ. Ils empruntèrent ainsi

sans tristesse, à dos de Doul, un embranchement qui les mena à l'extérieur, sur les branches aussi larges que des routes. À peine y étaient-ils qu'un fabuleux cheval psychique leur apparut. Il s'approcha du métamorphe ; le nom marqué sur son collier de soie indiquait « Sarmille ». Avait-il donc atteint l'âge de la raison lors de son passage à Arbre Creux ? Cette « raison » s'était-elle développée là-bas, derrière eux, au contact de nouveaux êtres, ou bien était-ce son étrange sentiment de protection envers Tiana ? Cette délicieuse responsabilité qui lui incombait illusoirement alors ? Il n'en sut rien, n'en parla pas, et ils continuèrent leur chemin, heureux de cette nouveauté, Sarmille caracolant quelque temps avec Doul avant de les laisser, puisqu'on n'avait pas besoin de lui pour le moment.

Quelques animaux les croisèrent et s'arrêtèrent par curiosité. Les feuilles bruissaient, géantes, au-dessus de leur tête.

« Je repense à la question que tu m'as posée il y a quelques jours, « qui suis-je ». J'y ai repensé souvent, tu sais. »

Le métamorphe hocha la tête, prenant garde du coin de l'œil à ce qu'ils ne dérapassent pas. Il ne pouvait pas se transformer en oiseau pour les récupérer si une telle chose arrivait.

« Bon, eh bien, je me suis posé la même. Qui suis-je ? Je suis née, j'ai changé de forme et d'esprit, comme toi. Oui, moins que toi, mais quand même. Pourtant, je sais qui je

suis. Je suis celle que je veux être. Et avec qui je veux être. Toi, Miana. C'est le plus important. »

Il se sentit profondément heureux et l'encercla dans ses bras, posant sa tête contre son épaule, yeux clos.

« Tu as raison Tiana, je suis avec toi, je profite de mon instant présent. Voilà l'important.

— J'oublie que tu as plus de mille ans, parfois, rajouta-t-elle. J'aimerais vivre aussi longtemps, mais je ne pense pas que ce soit possible. Dans ma famille, enfin... les miens, nous mourons après, hmm... (elle compta sur ses doigts) soixante-dix ans environ. Je ne sais pas ce que le traducteur te donne comme approximation, mais ce n'est certainement pas beaucoup. »

Il saisit que celle qu'il aimait ne vivrait pas longtemps. Une seconde pour une éternité au regard de son espèce. Mais il ne devait pas être triste. Il voulait vivre à ses côtés jusqu'à ce que mort s'ensuive. La mort de Tiana. Mais il préféra laisser là cette mélancolique pensée. Ils virent un nuage passer, non loin. La branche s'incurvait lentement, les laissant aller d'arbre en arbre dont le centre se trouvait probablement habité d'une civilisation, d'une famille. Ils allèrent ainsi très longtemps, choisissant au terme de la journée un endroit où le bois formait une sorte de nid. Le soleil se coucha.

« Tiana, comment dit-on quand on ne veut jamais quitter quelqu'un ? »

Elle sembla réfléchir puis un lent sourire s'ébaucha sur ses lèvres.

« On dit qu'on aime. Oui, c'est de l'amour. Est-ce que tu m'aimes ? » Et elle le regarda les yeux emplis d'étoiles.

« Oui Tiana, je t'aime. » Peu lui importait de savoir si c'était rare ou commun lorsque l'unique sentiment en sa tête était d'une infinie douceur.

Plus tard, ils passèrent dans un autre univers semblable à une cathédrale de nuages. Ils marchaient sur un tapis blanc et moelleux. Du pollen flottait dans l'air ; Tiana attrapa un pistil volant et le lui tendit :

« Nos moments sont aussi fugitifs, aussi beaux et aussi éternels que ce pollen. Si tu reviens un jour ici, dans mille ans, dans dix mille ans, ils te rappelleront notre voyage. »

Il accepta son présent, la gorge nouée.

« Arbre Creux également, répondit-il, chaque moment restera gravé dans ma mémoire. Je ne t'oublierai jamais, Tiana. Tu seras mon socle pour toujours.

— Ha ha ha, ton socle ! Grâce à moi, tu ne tomberas jamais ! » Elle l'embrassa sur la joue, posa son front contre son front, lia ses mains aux siennes, immuables secondes.

Les années passèrent. Et passèrent encore. Un jour, ce socle si précieux se déroba de sous ses pieds, lui qui refusait cette cruelle réalité. Tiana s'évanouit de corps et

d'âme au creux de ses bras, les cheveux blanc de neige. Il poursuivit seul son chemin, parcourant les univers sous la forme de la petite fille, s'observant dans les cours d'eau et lui parlant ainsi. Il était immensément triste et ne pouvait se résoudre à sa perte, amoureux d'un reflet qui n'existait plus. Son nom lui resta pour toujours et son esprit ne cessa de pétiller au cœur du sien qui avait appris à en discerner la moindre des facettes. Il imaginait ses répliques et ses rires, se lovait au creux de racines géantes et, yeux fermés, la voyait s'endormir, elle et le jeune Doul si vaillant.

Dans les sables arides de sa vieille mémoire, à jamais subsistèrent les bulles lumineuses d'Arbre Creux et les grands yeux de quartz rose d'une enfant nomade.

À flots et à sang

Planète riche de ses deux espèces étonnamment dissemblables, les kyriens et les élidrins, Amanès possédait une capitale, Joyau. Merveilleuse ville de granit, de cristal et d'olan, une pierre dont les teintes mouvantes et enchanteresses amplifiaient les pouvoirs mentaux des kyriens, elle était un lieu de prospérité, de paix et d'émulation constante. On y faisait l'échange d'arts, de technologies, d'idées variées ; les élidrins, êtres principalement aquatiques, pouvaient se baigner là dans de grands bassins créés à cet office, afin de ne pas risquer de déshydratation ; les kyriens, plus nombreux et terriens, échangeaient avec eux par les signes en s'asseyant au bord. En effet, ces deux espèces cohabitant en harmonie n'avaient pas la même biologie ni les mêmes cordes vocales, ce qui les avait obligés à la création d'un langage intermédiaire. Leur génétique ne pouvait également se mélanger et leur démographie, tout comme leur espérance de vie, était très inégale : plus de deux milliards de kyriens vivant aisément jusqu'à quatre cents ans, pour cinq cents millions d'élidrins dont la vieillesse se faisait ressentir vers les cent trente ans.

Sur d'autres planètes, une telle chose eût pu facilement, voire logiquement mener à la disparition des aquatiques.

Dans l'histoire d'Amanès, une telle catastrophe fut frôlée, quoique absolument pas dans le sens auquel on s'attendrait : c'était il y a très longtemps, plus de mille ans avant leur totale pacifique réunion ; les élidrins se comptant à quelques milliers vivaient principalement dans l'océan en groupes solidaires et familiaux, tandis que les kyriens, de quelques millions d'individus, avaient une propension à la solitude les poussant bien souvent loin des leurs, en de longs voyages méditatifs. L'un d'eux, un jeune sudiste en quête de grands espaces et d'horizon sans obstacle, construisit une longue pagode en bois lustré et léger ; à sa proue, une branche souple supportait une olan prisonnière d'un carcan végétal. Elle lui servirait à se diriger sous les étoiles, à y voir et à, bien sûr, maintenir égaux ses pouvoirs – pas un kyrien ne se promenait sans cela, le plus souvent en petit bijou. La pierre était grosse et éclairait la plage en lumignon solitaire. Le jeune kyrien, Rubis, observa une dernière fois le rivage familial avant de sauter sur le pont, poussant ainsi le bateau sur les flots tranquilles. La nuit l'entourait de partout, agacée de ne pouvoir vaincre l'invincible lumière de l'olan.

Rubis partit très loin. Il apprécia le calme immense de l'océan, la solitude extrême des jours passés abrité sous un petit auvent, puis dut affronter l'inquiétude tout d'abord minime d'un changement de climat. La journée qui précéda la tempête apportait un vent froid contraire à l'avancée de l'esquif qui renâclait face aux crêtes nombreuses, serrées, encore peu hautes. Le kyrien vira et les traversa en oblique, déterminé à poursuivre son

chemin. La tige supportant la précieuse pierre s'agitait en tous sens, le vent forçait et gonfla les voiles à l'extrême. Voyant cela, le kyrien, peu habitué à affronter un tel déchaînement d'éléments – et ce n'était que le début – affala en vitesse, laissant le bateau faire demi-tour. Il ne pouvait risquer ainsi bêtement sa vie. Il se morigéna, protégé à l'intérieur, sous le pont, où il avait aménagé un petit lit de bois couvert d'un édredon de plante. La structure étant bien faite, les embruns ne parvenaient pas jusqu'à lui. Il espéra que tout irait mieux assez vite, puis en conclut que partir à la recherche du bonheur n'était pas un bon choix. Il se rappela avec nostalgie les plaines fertiles de sa terre, ses conversations paisibles sur la vie avec sa mère et les nuits apaisées.

« Quelle folie d'être parti si loin ! » murmura-t-il très affligé alors qu'une grosse lame le secouait sans ménagement, le rendant nauséeux. La nuit tomba, lourde, humide et hurlante ; le bateau grinçait de partout et Rubis regretta n'avoir pas pris l'olan avec lui. Et si la branche se cassait ? Perdre sa seule lumière et son seul soutien psychique serait une très mauvaise chose. Le temps l'avait pris de court ; sa maison de pierre lui manquait beaucoup.

Il ne ferma pas l'œil.

À l'aurore, les forces naturelles s'étaient calmées. De timides rayons solaires transparaissaient à travers d'opaques nuées guère engageantes ; Rubis inspira cet air iodé rafraîchit venant jusqu'à son lit. Il s'était attaché avec

le filet qu'il ne pensait pas avoir à utiliser un jour de cette façon. En sortant, le désespoir le foudroya lorsqu'il s'aperçut que la hampe de proue s'était brisée net...

« Il fallait s'y attendre, pleura-t-il, puis-je seulement vivre sans cette olan ? Mes aïeuls ne s'en sont jamais séparé... Je vais peut-être mourir. »

Mais il passa la journée entière sans autre souci. Son bateau avait bien tenu, il en était fier, et les voiles furent levées, le poussant vers le clair horizon. Il mangea quelques fruits secs, assis à l'avant, jambes croisées, prêt pour sa méditation. L'écheveau de pensées angoissées ne s'apaisa qu'à peine, tant il était persuadé sentir son pouvoir diminuer. Sa voix s'éleva et se mêla au chant de la mer ; cris d'oiseaux, claquement des haubans de cordes, grincement de la petite bôme et chuintement du monstre océanique contre la coque, la magie opérait lentement, soulageant ses muscles et son esprit. Quand il rouvrit les yeux, une mince bande apparaissait au loin, comme une terre nouvelle. Il y mit le cap, le cœur battant.

Profond, très profondément, un jeune élidrin, fils du chef d'une des plus importantes tribus maritimes, observa une lueur étrange tomber de tout là-haut. Il s'esquiva du chemin qui eût dû le mener à une réunion familiale. Barbant, il voulait plutôt s'amuser ! Rapide et fluide, il atteignit vite l'olan sombrant et l'attrapa, émerveillé. N'était-ce pas la pierre de la légende terrestre ? Quiconque la possédait pouvait voir ses ancêtres et les entendre ;